

---

## Le genre selon l'ethnométhodologie et l'analyse de conversation

David Francis, Stephen Hester, Louis Quéré

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Francis David, Hester Stephen, Quéré Louis. Le genre selon l'ethnométhodologie et l'analyse de conversation. In: Réseaux, volume 18, n°103, 2000. Le sexe au téléphone. pp. 215-251;

doi : 10.3406/reso.2000.2277

[http://www.persee.fr/doc/reso\\_0751-7971\\_2000\\_num\\_18\\_103\\_2277](http://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_2000_num_18_103_2277)

---

Document généré le 07/06/2016

### **Abstract**

People who talk on the telephone can, without exception, correctly be described as "male" or "female". What impact does this type of fact have on the social organisation of a telephone conversation? More specifically, what are its implications for an analysis of telephone conversations that tries to respect the analytical principles of ethnomethodology and conversation analysis? To answer these questions other, more general, questions need to be asked first, such as: what are the implications of an ethnomethodological approach to gender in social life, and what approach to the relationship between gender and conversation is in keeping with the methodology of conversation analysis?

### **Résumé**

Les personnes qui parlent au téléphone peuvent, sans exception, être correctement décrites comme étant de sexe « masculin ou féminin ». Quelle portée ce genre de fait a-t-il sur l'organisation sociale de la conversation téléphonique ? Plus spécifiquement, quelles en sont les implications pour une analyse de la conversation téléphonique qui cherche à respecter les principes analytiques de l'ethnométhodologie et de l'analyse de conversation ? Pour répondre à ces questions, il faut en poser d'autres, préalables et plus générales, telles que : qu'est-ce qui est en jeu dans une approche ethnométhodologique du phénomène du genre dans la vie sociale, et quelle approche du rapport entre genre et conversation va avec les engagements méthodologiques de l'analyse de conversation ?

# LE GENRE SELON L'ETHNOMETHODOLOGIE ET L'ANALYSE DE CONVERSATION

David FRANCIS

Stephen HESTER

**L**es personnes qui parlent au téléphone peuvent, dans la plupart des cas, être correctement décrites comme « hommes » ou « femmes » (comme exceptions, on aura des cas où une description correcte pourrait être « enfants »). Plus généralement, les personnes qui parlent au téléphone peuvent, sans exception, être correctement décrites comme étant du sexe « masculin » ou « féminin ». Quelle portée ce genre de fait a-t-il sur l'organisation sociale de la conversation téléphonique ? Plus spécifiquement, quelles en sont les implications pour une analyse de la conversation téléphonique qui cherche à respecter les principes analytiques de l'ethnométhodologie (EM) et de l'analyse de conversation (AC) ? Telle est la question que nous aborderons dans cet article. Mais pour répondre à cette question il faut poser des questions préalables et plus générales, telles que : qu'est-ce qui est en jeu dans une approche ethnométhodologique du phénomène du genre dans la vie sociale, et quelle approche du rapport entre genre et conversation va avec les engagements méthodologiques de l'analyse de conversation ? Il nous semble que de telles questions n'ont pas été clairement résolues, et que les résoudre est un prérequis de l'enquête sur le thème « genre et conversation téléphonique », si l'on veut que cette enquête soit une contribution à la tradition de l'EM/AC. Par conséquent, c'est sur ces questions plus générales, relatives à l'analyse du genre, que nous focaliserons notre discussion.

## SOCIOLOGIE ET GENRE

Quiconque est familier avec le développement de la sociologie ces trente dernières années ne peut entretenir le moindre doute sur l'importance qui y a été accordée au genre. Non seulement celui-ci a-t-il été un thème-clé de la recherche empirique dans une multitude de domaines, il a aussi influencé la discussion sur le plan de la théorie et de la méthode, ce qui, aux yeux de certains, revient à rien de moins qu'à repenser radicalement les fondements mêmes de la connaissance sociologique. La raison d'une telle révision est l'idée que l'enquête sociologique a été profondément clivée autour de l'axe du genre. Selon cette analyse, l'histoire de la sociologie est largement

dominée par des recherches faites par des hommes, ce qui entraîne un biais systématique en faveur d'un genre aux dépens de l'autre. Un tel biais aurait façonné en profondeur la pensée et la recherche sociologiques, et cela sans qu'on s'en soit rendu compte jusqu'à présent. L'histoire récente de la sociologie témoigne d'une volonté concertée de redresser cette situation, dont le résultat a été qu'il y a eu, parmi d'autres choses : a) une profusion de recherches sur « la vie et l'expérience des femmes<sup>1</sup> » ; b) un intérêt pour la « méthode féministe », comme approche spécifique pour produire la connaissance sociologique<sup>2</sup> ; et c) une insistance sur les implications théoriques du fait d'écrire la sociologie du « point de vue des femmes<sup>3</sup> ».

Au centre de ces développements il y a eu, comme on l'a suggéré, un débat sur la question d'un « changement de paradigme » : dans quelle mesure le développement d'une sociologie pour les femmes représente-t-il une rupture radicale avec la pensée et la pratique sociologiques conventionnelles ? Tandis que beaucoup sont convaincus qu'un tel changement est possible et désirable, d'autres ont soutenu que loin d'être un changement de direction révolutionnaire, le développement d'une sociologie féministe se réduit à un simple déplacement des catégories centrales d'enquêtes qui sont très orthodoxes dans leur forme<sup>4</sup>. On a aussi soutenu que les *gender studies* ont été commandées par des préoccupations morales et politiques et qu'en conséquence les demandes idéologiques ont prévalu sur les canons rigoureux de l'enquête.

Dans cet article, nous ne prendrons pas position sur ces questions. Nous serions cependant assez d'accord avec ce que soutient Button : la plupart des difficultés méthodologiques et théoriques de la sociologie conventionnelle, identifiées par les ethnométhodologues, sont reconduites dans les recherches féministes ou dans les travaux orientés vers le genre. A cet égard, nous pensons qu'il est correct d'affirmer que les sociologues disposent, avec l'ethnométhodologie, d'un changement authentique de paradigme. En dépit de tentatives occasionnelles pour mettre des idées inspirées de l'ethnométhodologie au service des études féministes – c'est le cas du travail de Smith<sup>5</sup> et de Stanley<sup>6</sup> – relativement peu d'attention a été accordée à la

---

1. Par exemple AARON, REES, BETTS, VINCENTELLI, 1996.

2. Par exemple MAYNARD, PURVIS, 1994.

3. Par exemple SMITH, 1987.

4. BUTTON, 1991.

5. SMITH, 1987.

question de savoir quels éclairages sociologiques sur le genre pourrait donner l'adoption d'une posture ethnométhodologique. C'est d'autant plus regrettable qu'il nous semble que, parmi les approches sociologiques, l'ethnométhodologie est à peu près la seule à pouvoir produire des analyses de la vie sociale méthodologiquement rigoureuses et fondées sur des observations précises. La conséquence de cette lacune est que la recherche sérieuse, rigoureuse et détaillée sur le genre dans la vie sociale a à peine commencé. Ainsi, par exemple, en dépit de l'attention massive accordée au genre comme thème sociologique, peu de recherches ont essayé d'analyser la disponibilité et la reconnaissabilité ordinaires du genre comme caractéristiques de la vie quotidienne<sup>7</sup>. Or, comme nous le soutiendrons, c'est précisément sur cette intelligibilité ordinaire du genre que s'appuient les recherches sociologiques, sans l'analyser en elle-même.

On peut cependant citer un domaine d'enquête qui fait exception tant par rapport à la négligence manifestée par la sociologie vis-à-vis du genre dans les activités de la vie quotidienne, que par rapport au manque d'exploitation des ressources rendues disponibles par la tradition ethnométhodologique. Nous faisons référence au programme de recherche connu sous le nom de « genre et discours ». La question sur laquelle se centre ce programme est : comment le genre informe-t-il la façon dont les gens se parlent les uns aux autres dans la vie courante et dans les différents contextes « institutionnels » ? Une grande part de la recherche faite dans ce domaine reprend et utilise les méthodes et les résultats de l'ethnométhodologie et de l'analyse de conversation. L'insistance de cette tradition sur l'examen détaillé d'épisodes d'actions sociales qui ont lieu « naturellement », en particulier d'actions verbales, alimente une grande partie de la recherche sur genre et discours. Néanmoins, à nos yeux, ce programme reste plus un billet à ordre qu'un chèque encaissé, et cela parce que les recherches qui le constituent manifestent, si on les examine de près, les mêmes défauts méthodologiques que la recherche sociologique en général. En particulier, bien qu'elles prétendent fonder leurs analyses sur les détails de l'action sociale, et tout spécialement de la conversation, ces recherches n'échappent pas à l'utilisation arbitraire, guidée par la théorie, du genre comme outil de l'analyste plutôt que comme phénomène des membres de la société.

---

6. STANLEY, 1990.

7. A part l'ouvrage classique de GARFINKEL, 1967, les seules exceptions sont KESSLER et MCKENNA, 1978, COLEMAN, 1990.

Nous avons suggéré que l'EM rend possible un changement authentique de paradigme dans l'étude du genre, un changement qui pourrait ouvrir la voie à une étude rigoureuse et détaillée du genre comme phénomène social. C'est cette suggestion que nous allons tenter de justifier dans cet article. Nous déblaierons d'abord le terrain en développant notre critique du programme « genre et discours ». Puis nous esquisserons les implications programmatiques de l'ethnométhodologie pour la recherche sur le genre.

## GENRE ET DISCOURS

Depuis vingt ans environ, de plus en plus de recherches ont porté sur la question de savoir si la conversation avait un genre et comment elle en avait un. Une partie de cette recherche s'est intéressée à la façon dont des partis pris de genre sont intégrés aux formes d'usage du langage<sup>8</sup>. Les études faites sur ce thème ont peu examiné la mise en œuvre interactionnelle du langage dans des contextes particuliers, procédant plutôt à des analyses décontextualisées. C'est pourquoi nous laisserons ce corpus de côté. Il y a cependant, dans le domaine d'étude « genre et discours », un autre corpus qui prend en considération les contextes interactionnels de l'usage du langage. Nous pensons aux recherches qui visent à mettre en évidence des corrélations entre l'identité de genre et des aspects de l'organisation de la conversation. Ces enquêtes ont conduit à un ensemble très varié de propositions au sujet de l'implication du genre dans la conversation. A un extrême, il y a les théories « globales » au sujet des différences fondamentales entre hommes et femmes dans l'usage du langage. A l'autre, il y a les études qui s'inspirent de l'analyse ethnométhodologique de conversation pour analyser la façon dont le genre informe la structure interactionnelle de la conversation.

### Les théories globales

Parmi ceux qui ont proposé une théorie globale figure en première ligne Deborah Tannen<sup>9</sup>. Celle-ci soutient que la conversation est un phénomène fondamentalement différent pour les hommes et pour les femmes, si on la considère sous l'angle de *ce à quoi elle est utilisée*, et que par conséquent, il

---

8. Par exemple TALBOT, 1992 ; ECKERT, 1997.

9. TANNEN, 1987, 1991 ; voir HENLEY et KRAMARAE, 1991.

y a des styles conversationnels très différents selon le genre. Pour les hommes :

« Les conversations sont des négociations dans lesquelles les gens cherchent à avoir le dessus et à le conserver, et se protègent des tentatives des autres pour les renverser et les écarter. La vie est donc une lutte, un combat pour préserver l'indépendance et éviter l'échec. »

Pour les femmes au contraire :

« Les conversations sont orientées vers l'intimité, les personnes essayant à la fois de chercher et de donner confirmation et soutien, et d'atteindre le consensus. (Les femmes) essaient de se protéger des tentatives des autres pour les repousser<sup>10</sup>. »

Ces différences dans le style conversationnel reflètent des différences fondamentales, de *caractère social*, entre hommes et femmes. Du fait d'une socialisation différente au cours de l'enfance, hommes et femmes, soutient Tannen, sont guidés par des orientations générales très différentes dans l'interaction. Pour l'essentiel, les hommes sont orientés vers le maintien d'une hiérarchie et vers une compétition pour les meilleures places, tandis que les femmes sont orientées vers la solidarité et le soutien mutuel. Cette différence dans les motivations essentielles, individualistes pour les uns, collectivistes pour les autres, se répercute dans la façon dont la conversation est conçue et pratiquée :

« Pour la plupart des femmes, le langage de la conversation est avant tout un langage de rapports : une manière d'établir des connexions et de négocier des relations... Pour la plupart des hommes, la conversation est avant tout un moyen de préserver l'indépendance, de négocier et de maintenir le statut dans un ordre social hiérarchique<sup>11</sup>. »

La difficulté principale rencontrée par une telle théorie globale est, évidemment, de prouver ses assertions. Le travail de Tannen est connu pour la légèreté de sa méthodologie. Elle emploie les études empiriques de façon très sélective pour illustrer sa théorie, et des anecdotes personnelles lui fournissent beaucoup de ses preuves. Son travail a été très critiqué par ceux

---

10. TANNEN, 1991, p. 24-25.

11. TANNEN, 1991, p. 77.

qui étudient le domaine<sup>12</sup>. Cependant, bien que le type de théorie globale qu'elle propose soit rejeté par plusieurs au profit d'une analyse plus spécifique et plus rigoureuse de la dimension du genre dans la conversation, l'idée qu'il y a des différences fondamentales dans la façon dont les hommes et les femmes se servent du langage dans l'interaction – différences qui sont associées à une relation générale de domination et de subordination entre les sexes – est largement acceptée comme un résultat confirmé<sup>13</sup>. En effet, le coup d'envoi du programme de recherche sur « genre et discours » a été donné en 1973 par un article de la linguiste Robin Lakoff, qui affirmait que le « langage des femmes » pouvait être distingué du « langage des hommes » sous une multitude d'aspects formels (des structures différentes de choix lexicaux ; un usage différent des indicateurs d'hésitation et des questions *tags*<sup>14</sup> pour modérer les affirmations ; insistance différente sur la correction grammaticale, etc.), qui, tous, sont associés, selon elle, à des questions de domination et de subordination<sup>15</sup>.

### **Asymétries dans la conversation**

Selon Lakoff, la plus grande partie des recherches sur « genre et discours » cherchent à mettre en évidence, dans les conversations entre hommes et femmes, les moyens formels à l'aide desquels les uns et les autres parviennent à leurs fins conversationnelles. Au lieu de se contenter d'affirmations vagues au sujet du « motif » généralisé et du style conversationnel, ces recherches s'appliquent à montrer que les différences de genre sont manifestées dans la distribution asymétrique d'actions conversationnelles spécifiques. Elles n'ont pas cherché simplement à documenter la distribution inégale de telles actions en fonction du genre,

12. Par exemple TROEMEL-PLOETZ, 1991 ; CAMERON, 1996.

13. Par exemple, HOLMES, 1995 ; COATES, 1998. Dans son introduction au volume récent destiné à rassembler un ensemble de recherches représentatives dans le champ, Coates affirme que « maintenant nous connaissons beaucoup mieux la façon dont les hommes et les femmes interagissent, ainsi que la façon dont leurs standards de parole diffèrent. Nous savons aussi que dans toutes les sociétés connues, c'est la façon dont les hommes parlent qui est tenue en haute estime, tandis que la façon de parler des femmes est comparée de manière défavorable à celle des hommes », COATES, 1998, p. 2.

14. C'est-à-dire des questions apposées à la fin d'un énoncé, qui transforment en interrogation ce qui serait autrement une affirmation (du genre : n'est-ce pas ?, etc.).

15. LAKOFF, 1973 ; voir aussi LAKOFF, 1975. L'article de Lakoff constitue aussi un précédent dans une perspective moins heureuse, car loin d'être étayées sur un matériel conversationnel réel, la plupart de ses affirmations n'ont été qu'illustrées de manière large par des énoncés « inventés » et des échanges « imaginés ».

mais aussi à montrer comment les relations entre les sexes sont réalisées et soutenues par de tels moyens conversationnels.

Les asymétries entre hommes et femmes dans la conversation, qui ont été identifiées par la littérature sur « genre et discours », sont de différentes sortes. Par exemple, on prétend que les femmes emploient plus de « questions *tags* » dans leurs énoncés que les hommes<sup>16</sup>, que les femmes produisent plus de « continueurs d'accompagnement » quand elles reçoivent les énoncés masculins que dans le cas contraire<sup>17</sup>, que les femmes posent plus de questions pour « chercher de l'information » en réponse aux thèmes introduits pas les hommes dans la conversation, que les changements de thèmes sont produits plus souvent par les hommes que par les femmes<sup>18</sup> et, surtout, que les hommes interrompent beaucoup plus les femmes que l'inverse<sup>19</sup>. Comme on l'a relevé *supra*, plusieurs de ces recherches utilisent les méthodes de l'analyse de conversation et les connaissances que celle-ci a produites sur l'organisation de la conversation. Elles prétendent utiliser une approche analytique calquée sur l'analyse de conversation et développer ses résultats empiriques en montrant comment le phénomène de structure sociale que sont les relations de genre est produit dans et à travers la conversation.

Cependant, en dépit des affiliations méthodologiques revendiquées par ces recherches, il y a une différence évidente de méthode entre celles-ci et l'analyse de conversation. Leur méthodologie consiste le plus souvent à examiner des bouts de conversation pour connaître comment une catégorie donnée d'action verbale, définie d'une façon très formelle, est distribuée entre les participants. Cette distribution est alors corrélée avec l'identité masculine ou féminine des interlocuteurs concernés. Un des problèmes ici est la façon largement décontextualisée dont le dénombrement est fait. Des actions verbales sont codées comme équivalentes selon une définition formelle décontextualisée, sans que soit prises en compte les circonstances dans lesquelles un énoncé a été produit, en particulier sa place séquentielle dans la conversation. Or de telles circonstances peuvent jouer un rôle critique : pour attribuer un sens à un énoncé en tant qu'action conversationnelle, il ne suffit pas de tenir compte de son caractère strictement formel ; il faut aussi prendre les circonstances en considération.

---

16. CROSBY, NYQUIST, 1977.

17. COATES, 1995.

18. WEST, GARCIA, 1988.

19. WEST, ZIMMERMAN, 1975, 1983.

Par exemple, les « questions *tags* » ne peuvent pas être supposées effectuer toutes la même sorte d'action conversationnelle. Il y a plusieurs choses différentes que l'usage de questions *tags* peut accomplir dans la conversation. Contrairement à d'autres chercheurs<sup>20</sup>, Lakoff reconnaît la nature complexe et la variation contextuelle de ces questions, et soutient que seuls certains types sont distribués asymétriquement en fonction du sexe<sup>21</sup>. Elle distingue entre les contextes dans lesquels une question *tag* est utilisée pour rechercher de l'information (là où par exemple un locuteur cherche à clarifier un fait possible), et ceux dans lesquels une question de ce type est utilisée pour pousser à en dire un peu plus en invitant une reconnaissance partagée d'une expérience commune. Il y a aussi les questions *tags* qui servent à obtenir la corroboration d'une opinion (« confirmation d'opinion »).

Cette attention à la diversité et à la signification contextuelle des questions *tags* est louable, mais malheureusement ne va pas assez loin. La distinction que Lakoff établit entre les questions qui poussent à en dire un peu plus et celles qui sollicitent la confirmation d'une opinion est difficile à maintenir clairement si l'on considère des données conversationnelles réelles. Il n'y a aucune raison de supposer, en fait, qu'un exemple donné de question *tag* se limite à n'accomplir qu'une sorte d'action ; un locuteur peut « faire » plusieurs choses distinctes en apposant un *tag* particulier à son énoncé. Aussi, ce que fait une question *tag* dépend dans une large mesure de la façon dont l'interlocuteur lui répond. Ici, comme ailleurs, les actions conversationnelles sont des phénomènes *interactionnels* en un sens profond.

Certaines recherches ont aussi sous-estimé les difficultés que comporte le fait d'attribuer des désignations formelles déterminées aux énoncés. Par exemple, dans l'étude de West et Garcia<sup>22</sup> sur la distribution des changements de thème dans la conversation en fonction du genre, la catégorie formelle « changement de thème » est définie comme un énoncé qui prend l'initiative de changer de thème d'une façon arbitraire et unilatérale. West et Garcia relèvent que, dans la conversation, la plupart des changements de thème se produisent de façon concertée et pas à pas. Lorsqu'un thème change d'une façon immédiate et prononcée, c'est souvent à la suite d'une séquence de clôture d'un thème précédent, qui culmine dans la production, par un des interlocuteurs, d'une clôture reconnaissable ou

---

20. Par exemple CROSBY, NYQUIST, 1977.

21. LAKOFF, 1975.

22. WEST, GARCIA, 1998.

d'une « extinction », souvent sous la forme d'un énoncé récapitulatif. C'est ce qui pousse un des interlocuteurs à introduire un initiateur de nouveau thème.

Parfois, cependant, West et Garcia soutiennent qu'un participant se sélectionnera lui-même comme locuteur pour donner de façon tout à fait arbitraire une nouvelle direction, non anticipée, à la conversation. Dans leurs données – 107 pages de transcriptions représentant cinq conversations dans des groupes mixtes d'étudiants qui ne se connaissaient pas auparavant, recrutés pour une « expérience de laboratoire » (on leur avait demandé de se détendre et de faire connaissance entre eux avant d'engager une discussion consacrée à la résolution d'un problème) – elles ont identifié 33 exemples de changement possible de thème, dont 9 étaient des cas de changement unilatéral par un seul locuteur. Or, ce que révèle la recherche est que chacun de ces 9 cas avait été produit par un étudiant du sexe masculin. Voilà sans doute un résultat digne d'attention, mais il est gâché par le fait que West et Garcia ne prennent aucun soin à préciser comment le phénomène « changement de thème » est identifié. Voici par exemple un de leurs cas :

**West et Garcia, 1998, p. 563-564**

(16) (Dyad 19 : 9-19)

Andy : je suis en socio, socio un, mais je trouve cela tellement étant donné que (0.2) je suis

Beth : oh : : en :fin c'est ma matière principale

Andy : \*oh !

(0.3)

Beth : hunh-hunh- hunh-hunh, hunh-hunh

Andy : sei :gneur ! H-hh=

Beth : =mais je vais pas la faire, comme je veux faire du droit

Andy : oh je te suis

(1.0)

Beth : alors c'est une bonne matière principale pour ça

Andy : tu l'as pris pour... tu t'es inscrite à ce test afin d'impressionner ?

L'énoncé final dans la séquence est dit être un changement de thème par Andy. Selon West et Garcia, il est significatif parce qu'il apparaît d'une manière entièrement arbitraire par rapport à ce qui a eu lieu avant. Or l'énoncé de Beth qui précède immédiatement peut être compris comme un récapitulatif thématique possible, et donc comme ayant des implications du point de vue du changement de thème, en particulier dans la mesure où il suit un silence d'une seconde (sous cet angle, cet exemple ressemble à au moins

un autre dans leur collection de 9 cas). Cependant West et Garcia traitent l'énoncé d'Andy comme un de leurs neuf cas de changement unilatéral de thème, sous prétexte qu'il n'a aucun lien thématique apparent avec le discours qui précède. Mais cet énoncé est-il aussi arbitraire que le suggèrent West et Garcia ? Il est remarquable que la conversation porte sur les cours que suivent ces deux étudiants, et plus particulièrement sur l'intérêt qu'ils y accordent et leurs motivations (« comme je veux faire du droit »). En outre, ces étudiants ont été invités par leurs tuteurs à prendre part à un « test » dont le but paraît avoir quelque lien avec ces cours (il s'agit d'étudiants en sciences sociales, participant à une « étude de laboratoire » en sciences sociales). Dans ces circonstances contextuelles, il n'est pas difficile de comprendre la remarque d'Andy, « Tu t'es inscrite à ce test afin d'impressionner ? », comme liée à ce qui vient de se dire dans la conversation et provoquée par cela même.

### **Genre et « interruption »**

Si nous faisons ressortir quelques-uns des problèmes que comporte cette analyse particulière, c'est pour pointer les difficultés qu'entraîne le fait d'attribuer des désignations analytiques à des énoncés, et pour souligner la nécessité de faire très attention au contexte de la conversation. Nous avons déjà fait ressortir cet argument méthodologique au sujet de la recherche sur « genre et discours », plus particulièrement en référence aux études sur le caractère soi-disant marqué par le genre des interruptions. Dans une série d'articles<sup>23</sup>, Zimmerman et West ont soutenu que, tandis que « les interruptions sont peu fréquentes dans les conversations entre personnes du même sexe et, quand il y en a, elles sont distribuées de manière symétrique entre les interlocuteurs, dans les échanges impliquant des personnes de sexe différent, la structure est nettement asymétrique<sup>24</sup> » : les hommes interrompent les femmes beaucoup plus fréquemment que l'inverse. Dans leur étude initiale, ils ont par exemple découvert que 96 % des interruptions observables dans un corpus de données conversationnelles impliquant deux personnes de sexe différent étaient produites par l'interlocuteur masculin.

Le travail de Zimmerman et West est fréquemment cité dans la littérature sur « genre et discours » comme ayant prouvé que les interruptions dans la

23. ZIMMERMAN, WEST, 1975 ; WEST, ZIMMERMAN, 1977, 1983, 1985 ; WEST, 1979.

24. WEST, ZIMMERMAN, 1985, p. 118. Voir *supra* la traduction de cet article.

conversation sont inégalement distribuées selon le sexe. Cependant, en dépit de leur adhésion aux perspectives de l'analyse de conversation et à ses méthodes, leurs deux articles empiriques clés<sup>25</sup> s'écartent de ce qui est la « meilleure pratique » dans la méthodologie de l'analyse de conversation. Par exemple, aucun de ces articles ne reproduit les données auxquelles leurs résultats renvoient. Comme on l'a souvent noté, un des engagements de base de l'analyse de conversation est la reproduction des données conversationnelles sous la forme d'extraits de transcriptions, de telle sorte que le lecteur dispose du matériau réel auquel l'analyse se réfère et au sujet duquel des interprétations sont proposées. La pratique commune est de fournir les données transcrites en annexe. Or il n'y a aucune annexe de ce genre dans les articles de Zimmerman et West.

Ce point serait secondaire s'il ne se trouvait pas que certaines de leurs affirmations au sujet de leurs données sont très surprenantes. Par exemple, dans leur article de 1983, ils affirment que, dans les onze conversations mixtes qu'ils ont enregistrées, ils ont trouvé 48 cas d'interruption et 9 cas de chevauchement. C'est une observation qui retient l'attention. Comme ils le notent eux-mêmes, la nature du *turn-taking* dans la conversation, telle que décrite par l'article classique de Sacks, Schegloff et Jefferson<sup>26</sup>, requiert que le changement de locuteur soit effectué de façon méthodique sur une base d'énoncé-par-énoncé : les interlocuteurs tiennent compte des « places de changement de tour » possibles dans l'énoncé en cours de celui qui parle. Étant donné que de telles places peuvent souvent être anticipées sur la base de la construction interne de l'énoncé en cours, il n'est pas inhabituel que le locuteur suivant commence à parler juste avant que le tour de celui qui a la parole soit effectivement terminé. En d'autres termes, les chevauchements, habituellement d'une syllabe ou de deux, sont relativement communs dans la conversation. A vrai dire, West et Zimmerman le reconnaissent, mais ils se donnent néanmoins du mal pour distinguer de tels phénomènes, « largement produits par les contraintes du système de *turn-taking*<sup>27</sup> », d'interruptions sérieuses. Trouver qu'un corpus de données conversationnelles contient cinq fois plus d'interruptions que de chevauchements est un résultat remarquable, qui mérite d'être expliqué.

---

25. ZIMMERMAN, WEST, 1975 et WEST, ZIMMERMAN, 1983.

26. SACKS, SCHEGLOFF, JEFFERSON, 1974.

27. WEST, ZIMMERMAN 1983, p. 104.

Zimmerman et West sont explicites au sujet de ce qui, de leur point de vue, compte comme un cas de phénomène d'« interruption ». Une interruption, disent-ils, est la « violation d'un tour de parole », qui est beaucoup plus disruptive qu'un chevauchement. D'un point de vue opérationnel, ils définissent les interruptions comme une forme de discours simultané dans laquelle un nouveau locuteur commence à parler à « plus de deux syllabes de la limite initiale ou terminale d'un type d'unité (du locuteur en cours) », et qui est capable d'interrompre un tour de parole comme « je veux faire du droit<sup>28</sup> ». Voilà qui semble une définition formelle très précise. La question est de savoir si elle permet d'identifier les événements conversationnels qui correspondent à ce qu'intuitivement on perçoit comme une « interruption », et uniquement ceux-là. Ce lien entre une définition technique de l'interruption et sa définition intuitive, ordinaire, est évidemment cruciale, dans la mesure où West et Zimmerman veulent soutenir que leurs découvertes ont des implications pour notre compréhension des relations entre les femmes et les hommes, plutôt que pour notre connaissance des détails techniques de l'organisation de la conversation.

### **Quelques problèmes méthodologiques**

Le travail de West et Zimmerman a fait l'objet de nombreuses critiques méthodologiques<sup>29</sup>. Si nous laissons de côté les critiques qui portent sur l'aspect statistique<sup>30</sup>, le point sur lequel ont porté les arguments de leurs critiques concerne la validité de leur travail du point de vue de l'analyse de conversation, en particulier la difficulté qu'il y a à identifier les interruptions à partir d'une définition strictement formelle. Greenwood<sup>31</sup>, par exemple, affirme que « en tant que conduite discursive, l'interruption est spécialement intrigante parce qu'on a généralement considéré qu'elle avait une forme définie – faire intrusion dans le tour de parole d'un locuteur – et une fonction particulière – enlever la parole. Cependant on a pu montrer par une analyse qu'à la fois la définition et la fonction sont des représentations tout à fait inadéquates de ce qui se passe de fait quand des personnes sont en conversation ».

---

28. WEST, ZIMMERMAN, 1983, p. 104.

29. MURRAY, 1985, 1987 ; DRUMMOND, 1989 ; HOPPER, 1993 ; JAMES, CLARKE, 1993 ; GREENWOOD, 1996.

30. Voir DINDIA, 1987.

31. GREENWOOD, 1996, p. 78.

Les problèmes méthodologiques auxquels Greenwood fait allusion ont été discutés en détail tant par Murray<sup>32</sup> que par Drummond. Murray souligne que « ni pour ceux qui sont engagés dans un événement de parole ni pour les analystes, il n'y a aucun critère syntaxique ou acoustique absolu pour reconnaître une occurrence d'« interruption<sup>33</sup> », et que « pour ceux qui produisent l'interaction, le discours simultané n'est ni nécessaire ni suffisant pour identifier un cas d'« interruption<sup>34</sup> ». Drummond relève que la littérature sur les interruptions dans la conversation a été marquée par des définitions qui ne tenaient pas la route, ce qui interdit de comparer de façon systématique les résultats d'une recherche à l'autre.

Il est possible que ce soit leur conscience de cette difficulté qui ait conduit West et Zimmerman à expliciter en détail leur définition de l'interruption dans leurs recherches. Comme l'a fait remarquer Greenwood, cette définition comporte deux éléments de base, l'un concernant la position, l'autre la fonction. Le premier élément a trait au placement de la parole : les interruptions sont les cas de discours simultanés dans lesquels le « nouvel » énoncé commence alors que l'énoncé en cours n'est pas encore terminé, et le fait au moins à deux syllabes d'un point possible d'achèvement de cet énoncé. Le second élément concerne la fonction interactionnelle d'un élément de la conversation : une interruption « viole » les droits du locuteur en cours à terminer son tour, et « rompt » ce tour en produisant une intervention qui « ne ratifie pas le propos du locuteur qui a la parole, ou n'y contribue pas<sup>35</sup> ». Drummond note que les deux éléments de cette définition sont problématiques sur le plan opérationnel.

Le premier présuppose qu'il est possible d'identifier de manière non équivoque, dans la parole en cours d'un locuteur, « les points possibles de complétude d'un tour », avant même que ceux-ci aient été atteints. Évidemment, comme on l'a déjà noté, des interlocuteurs forment fréquemment de tels jugements dans la conversation, et agissent en fonction d'eux. Mais qu'ils le fassent ne garantit en aucune façon que les analystes peuvent former des jugements semblables, de manière non problématique, en

---

32. MURRAY, 1985 ; DRUMMOND, 1989.

33. MURRAY, 1985, p. 31.

34. *Ibid.*, p. 37.

35. WEST, ZIMMERMAN, 1983, p. 104-105.

suivant une formule syntaxique quelconque<sup>36</sup>. Les partenaires de conversation, après tout, sont des acteurs pratiques qui agissent *in situ*, et, en tant que tels, ils ne sont pas tenus d'être comptables des critères de précision ou de justification qui sont pertinents pour le codage ou le comptage des cas à des fins d'analyse.

Le second élément porte sur la possibilité d'opérationnaliser la notion de « rupture ». Un énoncé en chevauchement qui facilite l'expression de celui qui parle – par exemple les soutiens en accompagnement tels que « oui », « c'est sûr », vrai et d'autres – ne sont pas disruptifs ; par conséquent on ne peut pas les compter comme des interruptions. Il faut aussi exclure les énoncés plus longs qui reviennent « à dire la même chose au même moment », car ils « manifestent une écoute active ou une implication intense dans la conversation », plutôt qu'une intention d'enlever la parole de façon intrusive au locuteur qui l'a.

S'il était avéré que chaque cas de discours simultané, résultant d'une incursion dans l'énoncé en cours, pouvait être décrit tout simplement comme « intrusion » ou au contraire comme « soutien », alors les définitions de West et Zimmerman pourraient fournir des bases sûres pour le type d'analyse qu'ils cherchent à mener. Mais les interactions conversationnelles réelles peuvent être d'une telle complexité que ces jugements ne sont pas facilement formés, comme le montre effectivement Drummond en référence à plusieurs segments de données. En effet, vu la complexité séquentielle de la conversation, il se peut que de telles désignations tranchées soient l'exception plutôt que la règle.

On trouve un appui de plus pour cet argument dans l'examen d'ensemble que James et Clarke ont fait de la littérature sur « genre et interruption ». Passant en revue 43 publications (y compris celle de West et Zimmerman), ils concluent que « la plupart des recherches n'ont pas trouvé de différence significative dans le nombre des interruptions ayant lieu d'un côté dans les interactions mixtes, de l'autre dans les interactions entre personnes d'un

---

36. Sur ce point, MURRAY (1985, p. 32) note que « si une interprétation est déjà requise pour distinguer ce qui est parole et ce qui est accompagnement, il en faut encore plus pour situer des 'points possibles d'achèvement' (plus fréquemment appelés 'points pertinents' pour le changement de tour) ».

même sexe ». Ils suggèrent que « ce résultat n'est pas surprenant, vu la nature multifonctionnelle de la parole simultanée<sup>37</sup> ».

Ils mettent en question la présupposition que les interruptions sont des événements de parole déviants, associés à la domination et au contrôle :

« Une explication possible du manque de différence significative du point de vue du genre peut être le fait que la supposition habituellement faite que les interruptions servent avant tout à dominer et à contrôler les conversations est carrément simpliste<sup>38</sup>. » Et ces auteurs d'ajouter : même si on laisse de côté les énoncés d'accompagnement, « il est devenu de plus en plus évident... que la parole simultanée est, en fait, commune et, loin d'être nécessairement disruptive, elle peut même fonctionner pour signaler ou promouvoir une solidarité entre les locuteurs<sup>39</sup> ».

En outre, comme Drummond, ils trouvent le concept d'« interruption » problématique sur le plan méthodologique :

« Le problème central... est qu'il n'existe aucun critère simple, objectif, pour déterminer si une interruption constitue ou non une tentative, liée à la domination, pour saisir la parole<sup>40</sup>. »

Hopper<sup>41</sup> arrive à une conclusion semblable :

« Il se peut qu'il n'y ait pas de phénomène stable d'interruption que l'on pourrait bien identifier comme une sous-classe de chevauchement de paroles. L'interruption est plutôt une catégorie interprétative ordinaire qui réfère à des expériences variées : dans certains cas, elle peut même se faire sans qu'il y ait de chevauchement. »

Drummond prolonge un tel argument en suggérant que plutôt que de chercher à mettre une désignation définitive sur chaque cas de parole simultanée, des analystes comme West et Zimmerman seraient plus avisés d'examiner dans le détail les circonstances séquentielles dans lesquelles le chevauchement commence et est résolu. Un tel examen pourrait conduire à

---

37. JAMES, CLARKE. 1993, p. 231.

38. *Ibid.*, p. 235.

39. *Ibid.*, p. 238.

40. *Ibid.*, p. 258.

41. HOPPER. 1992, p. 133.

voir comment l'environnement de ce qui, à première vue, paraît constituer des types semblables d'énoncé diffère de manière significative. On pourrait ainsi mieux saisir le caractère interactionnel de la conversation. Drummond met en garde contre la tentation d'imposer aux énoncés des désignations qui exploitent les concepts moraux vernaculaires, et introduisent des variables exogènes dans l'analyse de l'organisation séquentielle de la conversation. Ce faisant, Drummond nous rappelle les contraintes méthodologiques de l'analyse de conversation, en particulier lorsque des traits de la structure sociale sont incorporés dans l'analyse rigoureuse de la conversation. Les études sur le discours et le genre, qui ont essayé de lier genre et organisation de la conversation, n'ont pas réussi – du moins celles que nous avons considérées jusqu'à présent – à honorer ces contraintes. C'est vers ces contraintes que nous allons maintenant nous tourner.

### **Principes méthodologiques de l'analyse de conversation**

Les contraintes auxquelles nous nous référons ont été explicitées avec beaucoup d'acuité par Schegloff<sup>42</sup>. Schegloff a souligné les dangers qu'il y aurait à incorporer prématurément dans l'analyse de conversation des notions relatives à la structure sociale. Comme il le dit<sup>43</sup>, « le problème le plus sérieux est qu'en introduisant trop tôt de tels liens à des variables d'un niveau macro- (et, avec eux, à une pertinence politique ou vernaculaire irrésistible), on tend à prendre les devants sur une exploration technique complète des aspects de l'interaction dont il est rendu compte, ainsi que des mécanismes de niveau micro- qui sont impliqués dans leur production. »

La méthodologie de l'analyse de conversation requiert de respecter un ensemble de principes qui soumettent à des contraintes strictes l'utilisation de variables sociales exogènes pour décrire l'organisation de la conversation. Schegloff a été le premier à expliquer ces principes et à considérer leurs implications pour les études empiriques de la conversation.

Au cœur de l'analyse de conversation, il y a deux principes méthodologiques clés :

– l'analyse des actions-en-contexte,

---

42. SCHEGLOFF, 1987, 1991.

43. SCHEGLOFF, 1987, p. 215.

– les critères jumeaux que Schegloff a appelés « pertinence opérationnelle » et « conséquentialité procédurale ».

Ces deux principes remontent aux origines ethnométhodologiques de l'analyse de conversation. Le premier dirige l'attention analytique vers la façon dont les actions conversationnelles sont produites « localement ». En d'autres termes, pour comprendre de quelle action il s'agit et quel est son rôle dans une interaction conversationnelle, il faut d'abord et avant tout la considérer dans son contexte<sup>44</sup> – donc en fonction de la nature de la conversation dans laquelle elle est produite, et dont elle forme une partie –, et même plus « localement » encore, dans son contexte séquentiel immédiat, *i.e.* en relation avec les énoncés qui précèdent et qui suivent. L'analyse de conversation nous enseigne, avant toute autre chose, que l'ordre de la conversation est un ordre « énoncé-par-énoncé ». La conversation s'organise à travers la façon dont les participants produisent leurs énoncés de manière à s'ajuster à ce qui s'est passé immédiatement auparavant. L'ordre séquentiel exact des énoncés est une contrainte très puissante sur les interlocuteurs dans la conversation, aussi bien qu'une ressource importante pour obtenir que certaines choses y soient faites. Il soumet aussi l'analyse à des contraintes importantes, car si l'on veut comprendre ce que peut faire un énoncé, ou une partie d'énoncé, dans la conversation, on doit faire attention avant tout à son placement séquentiel immédiat.

Le second principe, impliquant la pertinence opérationnelle et la conséquentialité procédurale, réfère à l'exigence suivante : fonder la détermination que l'analyse fait de l'identité du locuteur sur les orientations observables, manifestées par les participants à la conversation, dans une séquence donnée. Si nous voulons, affirme Schegloff, utiliser des « identités relevant de la structure sociale » pour analyser la conversation, nous devons

---

44. Schegloff a explicité à plusieurs reprises ce que « contexte » veut dire d'un point de vue ethnométhodologique. Par exemple, il a caractérisé en termes vigoureux la différence entre une approche ethnométhodologique et les approches « décontextualisées » de la pragmatique et de la sociolinguistique :

« De tels modes d'analyse (décontextualisés) abordent habituellement leurs sujets d'enquête – qu'il s'agisse de phrases, d'actions, ou d'histoires – comme s'ils étaient des objets intrinsèquement autonomes, c'est-à-dire, des objets conçus de telle façon qu'ils ont une intégrité et une cohérence entièrement 'internes'. Ce faisant, ils cachent systématiquement la possibilité que leurs objets d'enquête soient conçus non pas pour être indépendants et isolés, mais pour être cohérents et complets comme parties intégrantes de l'environnement ou du contexte dans lequel, et pour lequel, ils ont été produits par les participants. » SCHEGLOFF, 1992, p. 194.

veiller à deux choses : 1) montrer que de telles identités sont pertinentes pour l'interaction conversationnelle que nous examinons – donc que les participants se règlent de manière significative sur de telles identités pour produire leur discours ; 2) montrer que cet alignement a des conséquences sur la façon dont ce qui a lieu dans la conversation est réalisé. Schegloff<sup>45</sup> continue en ces termes :

« Soyons clair cependant sur ce que l'on dit par là et sur ce que l'on ne dit pas. L'argument n'est pas que les personnes ne sont pas d'une manière ou d'une autre hommes ou femmes, bourgeois ou prolétaires, avec ou sans pouvoir, professeurs ou étudiants. Il se peut qu'elles soient, dans une occasion donnée, et de façon démontrable, membres de l'une ou l'autre de ces catégories. Il n'est pas non plus question de dire que ces aspects de la société n'ont aucune importance, ou qu'ils n'en ont pas dans cette occasion. Nous pouvons en effet partager le sentiment qu'en effet ils sont importants, qu'ils ont joué un rôle dans ces circonstances, et qu'ils ont été importants pour l'aspect précis de l'interaction qui retient notre attention. Il reste cependant à montrer, *à partir des détails de la conversation, ou de toute autre conduite*, dans les données que nous analysons, que ces aspects de la scène sont ce sur quoi les participants se règlent. *Ce qui revient à montrer que ceux-ci concrétisent les uns pour les autres ce qui est pertinent dans l'interaction, et que, par là, ils produisent la structure sociale.*

Il y a une tendance répandue à traiter l'identification en termes de genre comme non problématique, et à privilégier la pertinence des catégories de genre comme caractéristiques de l'organisation de la conversation. Quelques figures importantes du programme 'genre et discours' ont reconnu que cette question avait des implications profondes pour la réalisation des recherches, et que l'on ne pouvait pas traiter les catégories de genre comme non problématiques. Par exemple, Cameron<sup>46</sup> a fait remarquer que nous avons besoin de considérer de plus près ce que parler tout simplement de 'femmes' et d'hommes' veut dire. Que nous puissions parler de façon non problématique d'hommes et de femmes est quelque chose qui a été considéré comme allant de soi. Dans les recherches sur « genre et langage »... c'est *le langage* qui a été pris comme le phénomène à expliquer, tandis que le genre a été vu comme ce qui fournissait l'explication... Le genre a été pris comme un donné, comme un attribut qui existe antérieurement à la conduite à laquelle nous nous intéressons. »

---

45. SCHEGLOFF, 1991, p. 51.

46. CAMERON, 1996, p. 42.

Le problème que soulève ici Cameron est le suivant : comment justifier méthodologiquement l'emploi des identités « homme » et « femme » pour analyser la conversation ? Ce problème de la justifiabilité des identifications des participants à la conversation est depuis longtemps posé en analyse de conversation. C'est Sacks après tout qui a fait observer, il y a déjà longtemps<sup>47</sup>, que les personnes peuvent être décrites d'une multitude de façons, chacune pouvant être considérée comme « correcte » si l'on ne tient pas compte du contexte. Mais, comme le souligne Schegloff, cela ne veut pas dire que n'importe quelle identification « correcte » sera pertinente pour un cours d'action donné dans une situation particulière. Les actions des personnes sont intelligibles en vertu des identités qui sont pertinentes dans la situation ; il s'agit des identités sous les auspices desquels elles produisent leurs actions. Comme Coleman<sup>48</sup> le souligne, le lien entre genre et activités est un lien normatif, de sens commun : parmi ce que les gens font, certaines de leurs actions peuvent être comprises, ordinairement et correctement, comme des actions liées au genre, et les personnes qui les réalisent peuvent être correctement identifiées comme « hommes » et « femmes ». D'autres activités, cependant, ne sont pas ordinairement comprises de cette façon ; bien qu'une activité puisse être réalisée par quelqu'un que l'on peut correctement décrire comme un « homme », cette description peut n'avoir rien à voir avec une description correcte de l'activité – elle pourrait même paraître non pertinente :

« S'il est vrai qu'un certain nombre de choses peuvent être vues très correctement comme étant faites par des 'hommes', il reste aussi qu'à l'occasion on pourrait les considérer comme faites par des 'enseignants', des 'électeurs', des 'officiers de police', un 'cuisinier', etc. En traitant de manière générique ce que font les hommes, le théoricien détourne nécessairement son attention de l'occasion spécifique et de l'individu spécifique. Cependant, dans ces circonstances, ces personnes précisément, dans tel contexte précis, pourraient être identifiables par ceux qui participent à ces situations comme 'le vieux Bill', 'le père de Joe' ou 'mon ami qui fait la cuisine', plutôt que comme 'un homme'. Qu'elles puissent aussi être identifiables comme des 'hommes' pourrait bien n'avoir aucune pertinence pour ceux qui participent à la situation<sup>49</sup>. »

---

47. SACKS, 1971.

48. COLEMAN, 1990.

49. *Id.*, p. 195-196.

Schegloff souligne aussi l'exigence de « conséquentialité procédurale ». Par ce terme il réfère au problème de montrer précisément comment la prise en compte par les participants des traits contextuels pertinents de la conversation (les identités sexuelles, par exemple) a des conséquences démontrables « pour la tournure, la forme, la trajectoire, le contenu, ou le caractère de l'interaction que les parties réalisent<sup>50</sup> ». Nous éprouvons quelques réticences vis-à-vis de la manière dont Schegloff formule ce problème. Il nous semble que c'est dans et à travers la façon dont ce qui est contextuellement pertinent pour les participants est rendu disponible dans la conversation que ce qu'il évoque comme « conséquentialité procédurale » se manifeste. A nos yeux, ce concept nécessite d'être abordé avec beaucoup de prudence. Il serait incohérent, ayant identifié la pertinence des catégories de genre pour des interlocuteurs dans une occasion donnée, de se mettre à postuler que les formes de leur conversation ont été « déterminées » par l'appartenance à ces catégories. Au contraire, pour être cohérent sur le plan analytique, il faut aborder la « conséquentialité procédurale » comme un phénomène des membres. Cela veut dire faire attention à la manière dont les formes de la conversation sont rattachées aux catégories par les locuteurs eux-mêmes : le fait que les catégories pertinentes aient des conséquences sur la façon dont la conversation se déroule doit être traité comme un phénomène non pas de l'analyste mais des membres. Il nous semble que si l'on conçoit la conséquentialité procédurale comme un problème de l'analyste, alors on ouvre de nouveau la voie à la sorte d'analyse corrélative que nous avons critiquée dans le cas de West et Zimmerman.

## LE GENRE COMME PHENOMENE DES MEMBRES

Les principes méthodologiques discutés dans la section précédente témoignent de l'origine ethnométhodologique de l'analyse de conversation. En conséquence, c'est vers l'EM que nous nous tournons maintenant, en particulier vers la posture de l'EM à l'égard de l'analyse du genre. La prétention de l'ethnométhodologie à être une autre sociologie (unique en son genre) repose sur son insistance sur le caractère situé, accompli pratiquement, de l'ordre social. Là où les autres approches traitent l'ordre social comme consistant, par exemple, en phénomènes qui ne varient pas d'un contexte réel d'action sociale à un autre – l'ordre à mettre en évidence dans ces contextes peut donc être expliqué en référence à de tels

---

50. SCHEGLOFF, 1991, p. 53.

phénomènes qui les transcendent – l’ethnométhodologie insiste sur l’accomplissement « local » de cet ordre. En d’autres termes, les traits ordonnés de la vie sociale doivent être décrits pour la façon dont ils sont produits « de l’intérieur » des cours d’action qui constituent le contexte lui-même de façon reconnaissable. Le terme « décrits » est important ici, puisque, étant donné que l’ethnométhodologie renonce à l’intérêt que trouve la sociologie orthodoxe à « expliquer » l’action sociale en la rapportant à quelque chose qui se trouve « au-delà » d’elle, adopter une posture ethnométhodologique implique de faire passer les questions méthodologiques avant les questions de « théorie ». En effet, dans la mesure où, en sociologie, développer une théorie revient à proposer un cadre général d’interprétation pour définir un ordre « englobant » ou « sous-jacent », ce qui permet de rendre compte des traits de la vie sociale reconnaissables de façon ordinaire, l’ethnométhodologie est à comprendre comme une approche non pas « théorique » mais méthodologique. Le phénomène auquel s’intéresse l’ethnométhodologie, et qui la spécifie, est la reconnaissabilité ordinaire, préthéorique, des activités et des situations, qui fournit aux programmes théoriques leur point de départ, tenu pour allant de soi. Sa question centrale est : que pouvons-nous apprendre sur le caractère reconnaissable (observable et descriptible) des activités et des situations sociales, quelles qu’elles soient, en les considérant très attentivement comme des cours d’action situés s’autoorganisant ?

Il en résulte qu’il est possible que l’ethnométhodologie n’ait aucun intérêt à prendre part à des discussions théoriques concernant l’influence du genre dans la société. Les questions qui informent ces discussions – du genre : savoir si la société est ou n’est pas un régime social patriarcal dans lequel la reproduction des inégalités entre sexes est un processus social fondamental, ou comment le sexe, en tant que trait général de la structure sociale, se croise avec des traits généraux tels que la classe et la race... – sont des questions auxquelles l’ethnométhodologie est indifférente. De telles questions présupposent qu’on peut adopter un point de vue de survol sur la vie quotidienne, un point de vue transcendant depuis lequel on peut voir la société dans son ensemble, ou identifier les facteurs qui opèrent « dans le dos » des personnes dans la vie courante. La posture de l’ethnométhodologie implique de s’en tenir à la vie courante et de l’étudier pour elle-même comme phénomène.

Il nous semble que si l'ethnométhodologie implique de respécifier le genre comme un phénomène des membres de la société, et donc de renoncer à lui porter un intérêt théorique, alors cela ouvre un domaine d'enquête jusqu'à présent non exploré : en quoi consiste « l'attitude naturelle vis-à-vis du genre » (*natural gender attitude*) dans l'action et quel usage en est-il fait ? En second lieu, ce phénomène n'exige une attention analytique que dans la mesure où il est pertinent *in situ* pour les membres, et d'une pertinence que l'on peut démontrer. Nous considérerons ces deux points plus en détail plus loin.

### **Le genre du point de vue de l'« attitude naturelle »**

Cette expression (*natural gender attitude*) est reprise de Kessler et McKenna<sup>51</sup> ; elle désigne le genre en tant qu'allant de soi. Nous voulons dire par là que, pour les membres, le genre présente (au moins) les caractéristiques suivantes :

- il y a deux sexes, et seulement deux, et tout être humain peut être affecté à l'un ou à l'autre ;
- pour ce qui est des individus, leur sexe est « fixé » : les personnes ne peuvent pas changer de sexe à volonté, ou sans tenir compte des conséquences qu'un tel changement aurait sur leurs relations avec les autres ;
- le genre est un « fait public » : le sexe d'une personne est, et devrait être, accessible à la vue, visible « d'un simple coup d'œil » ; les personnes peuvent, et doivent, être traitées de manière pertinente conformément à leur statut sexuel observable ;
- fait partie du savoir de sens commun le fait que certaines activités, émotions, formes d'apparence, objets, emplacements, etc., peuvent être traités comme « sexués », au sens où, en tant que traits de la vie quotidienne, ils peuvent être considérés à certaines occasions comme associés à l'un ou l'autre sexe ;
- le genre a une « conséquentialité occasionnée » : il y a des circonstances où l'attention au sexe de la personne est un aspect absolument requis, qui peut même être imposé, d'une situation ; inversement, il y a des circonstances où l'attention au sexe est particulièrement inconvenante et interdite.

---

51. KESSLER, McKENNA, 1978.

En tant que schème de compréhension, le genre du point de vue de l'« attitude naturelle » a pour propriété d'être « une composante d'arrière-plan invariante mais inaperçue » de la vie quotidienne. En d'autres mots, comme pour d'autres dimensions de l'attitude naturelle, les personnes ne traitent pas, et ne doivent pas traiter, leur connaissance du genre comme quelque chose qui a besoin d'être testé ou confirmé. Elles peuvent considérer que les autres savent, à son sujet, comme au sujet de plusieurs autres choses, précisément ce qu'elles-mêmes savent ; et qu'ils sont compétents pour agir en fonction d'un tel savoir de la même façon qu'elles le sont elles-mêmes. Cependant, le caractère d'allant de soi attribué au genre par l'attitude naturelle ne signifie pas que les catégories sexuelles sont toujours pertinentes pour traiter ce qui se passe dans une situation.

Que le genre soit à la fois massivement observable dans les scènes de la vie courante et largement pertinent pour leur organisation, les membres de la société le savent bien. Par exemple, c'est un fait que, les jeunes enfants mis à part, l'identité sexuelle est une caractéristique des personnes qui peut être observée sans problème. Pour les membres compétents de la société, le genre, pour reprendre une phrase de Harvey Sacks, est « perceptible du premier coup d'œil ». Nous vivons dans un monde social *visiblement* fait d'hommes et de femmes, de personnes du sexe masculin et du sexe féminin. De plus, un tel statut visible du genre est un fait normatif : le genre n'est pas simplement visible, il est aussi visible comme il faut. Les membres s'attendent à ce que le statut sexuel de l'autre soit accessible d'un simple coup d'œil et exigent qu'il le soit. Quand il se trouve que cette exigence n'est pas satisfaite, ou quand la signification de la composition sexuelle de la société est mise en question, ils engagent des actions réparatrices pour restaurer cette signification (par exemple, en demandant au sujet de la personne concernée : « Est-ce un garçon ou une fille ? »). De cette façon, l'apparence doit se conformer à l'ordre sexuel de la vie sociale, et cette exigence peut être normativement imposée. Comme Garfinkel le relève : « Du point de vue de ceux qui se considèrent eux-mêmes comme normalement sexués, leur environnement a une composition sexuelle normale, cette normalité se révélant à la perception. Cette composition est rigoureusement dichotomisée en deux entités 'naturelles', *i.e.* morales : masculin, féminin. »

La nature du statut sexuel en tant que dimension allant de soi de la vie courante est, nous semble-t-il, le phénomène clé auquel s'attaquait Garfinkel

dans sa discussion du cas « Agnès<sup>52</sup> ». Il note qu'on pourrait voir ce cas, du moins sous une interprétation particulière, comme mettant en question la composition sexuelle « naturelle » de la société. Du fait qu'elle possédait des organes génitaux masculins mais des caractéristiques physiques secondaires féminines, Agnès aurait pu être considérée comme susceptible de rompre l'ordre sexuel normal et attendu. Pourtant ni Agnès elle-même, ni les médecins, ni apparemment d'autres personnes impliquées dans l'histoire, à commencer par son petit ami « Bill », n'ont envisagé les attributs d'Agnès comme présentant un défi existentiel à l'ordre sexuel légitime, le seul possible. En ce sens, l'ordre sexuel est effectivement « invariant », et aucun des changements qui ont eu lieu dans les valeurs culturelles, les sensibilités et les styles de vie qui se sont produits depuis 1967 n'ont ébréché l'absolutisme de son caractère binaire. Cependant, c'est précisément au regard de l'évidence (*taken for grantedness*) de l'identité sexuelle que le cas d'Agnès peut induire en erreur la compréhension sociologique du caractère accompli du genre. Le fait même qu'Agnès ait agi en se préoccupant de maintenir aux yeux des autres un sens de son identité sexuelle « visible », avec les tâches sans fin de gestion interpersonnelle que cela impliquait, signifie que les *relevances* pratiques en fonction desquelles elle organisait la conduite n'avaient que peu de relations avec celles des hommes et des femmes « normaux ». Comme Coleman le note : « Quand il s'agit de 'masculinité', il ne semble pas qu'il y ait quelque chose qui doive être continuellement soumis à une gestion d'impression. Au contraire, il semble que, de ce point de vue, les hommes font simplement ce qu'ils font. Et qu'ils le font la plupart du temps sans se demander s'ils présentent ou non une image satisfaisante d'eux-mêmes en tant qu'hommes. »

Bien que l'étude de Garfinkel comporte une critique explicite de l'usage du modèle du jeu pour rendre compte de l'accomplissement du genre, elle a été souvent comprise comme plaidant en faveur d'une conception du genre comme « socialement construit ». Lorsque l'ethnométhodologie parle de membres qui « accomplissent le genre » (*doing gender*), il ne faudrait pas considérer cela comme voulant dire qu'elle partage la perspective analytique des partisans de la construction sociale. Comme nous l'avons développé ailleurs<sup>53</sup>, le constructionnisme social implique une conception théorique de la nature de la réalité sociale selon laquelle, en dépit des apparences, les événements et les objets sociaux en viennent à posséder les traits « objectifs » qu'ils ont, en raison

---

52. GARFINKEL, 1967, chapitre 5.

53. HESTER, FRANCIS, 1997.

de la façon dont ils ont été « construits ». Une telle construction n'est pas tant une pratique consciente de la part des agents sociaux qu'une conséquence non intentionnelle de pratiques prises pour allant de soi. De cette façon, la réalité sociale, incluant la réalité sexuelle, est édifiée « par inadvertance » et derrière le dos des membres de la société. Par contraste, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, l'analyse ethnométhodologique de conversation évite de prendre quelque posture théorique que ce soit à l'égard des objets de son enquête et cherche au contraire à les traiter constamment comme des phénomènes des membres de la société<sup>54</sup>.

### Les catégories sexuelles et leur pertinence locale

Le traitement du genre dans l'attitude naturelle présuppose que soit reconnaissable et accessible un dispositif de catégorisation, le sexe ou le genre, qui comporte deux catégories d'appartenance : masculin et féminin<sup>55</sup>. En termes de programme de recherche, la respécification du genre comme

---

54. Si nous soulignons la différence entre l'ethnométhodologie et le constructionnisme social, c'est précisément parce que ces deux approches sont souvent confondues. En fait, des recherches appliquant manifestement une orientation ethnométhodologique ont parfois contribué à brouiller ces différences, et on peut dire que, de ce fait, elles ont été viciées par l'adoption de ce qui en pratique se trouve être des présuppositions constructionnistes : cette tendance est évidente dans beaucoup d'énoncés de West et Zimmerman. Bien qu'ils adoptent une approche ethnométhodologique du genre, ils répètent des positions dont les implications, peut-on dire, ne peuvent que détruire l'approche elle-même. Même s'ils soulignent la nécessité de regarder de près la façon dont le sexe est accompli et réfléchi dans la conversation, leurs analyses révèlent les effets d'un intérêt pour un problème prédéfini, la soi-disant relation de domination entre hommes et femmes. L'orientation constructiviste de leur approche est claire dans leur description de ce que cela signifie « accomplir le genre » : « *Doing gender* signifie créer des différences entre garçons et filles, ainsi qu'entre les hommes et les femmes, qui ne sont pas naturelles, essentielles ou biologiques. Une fois les différences construites, elles sont utilisées pour renforcer l'« essentialité » du genre. »

Parler de « différences entre garçons et filles, ainsi qu'entre hommes et femmes », comme foyer de ses enquêtes revient à présupposer l'existence même des phénomènes de statut sexuel. C'est le refus même de l'ethnométhodologie d'approuver cette présupposition qui, nous semble-t-il, la sépare des études « constructionnistes » du genre. L'analyse de West et Zimmerman exemplifie précisément une telle approche constructionniste. Ce sont les « différences » entre hommes et femmes – différences qui ne peuvent pas être considérées comme naturelles, essentielles, ou biologiques – qui ont un intérêt sociologique et fournissent son thème à l'enquête. Il est clair qu'en repérant de telles différences et en trouvant qu'elles sont sociales *plutôt que* naturelles, etc., on présuppose la disponibilité du statut sexuel.

55. Voir HESTER, EGLIN, 1977 pour une discussion de la qualité occasionnée de ce dispositif de catégorisation. En d'autres termes, le terme « sexe » peut signifier quelque chose d'autre que le sexe au sens de genre. Son sens particulier est lié à l'occasion de son usage.

phénomène des membres passe par une enquête sur l'usage d'un tel dispositif, sur ses catégories, leurs prédicats et modifications. Comme nous l'avons vu, les sociologues ont très largement utilisé le dispositif du genre dans leurs recherches et leurs explications. Cependant, de même que ces derniers ont mis les catégories sexuelles au service de leurs analyses sociologiques et généralisé les prédicats de ces catégories, de même les membres de la société se règlent sur de telles catégories, et en font un usage situé, lié aux circonstances, dans un large domaine de phénomènes jusqu'à présent non examinés. Ce domaine fournit un champ ouvert et infini pour des recherches ethnométhodologiques, et les études faites en adoptant l'attitude théorique du sociologue n'en couvrent qu'une toute petite partie. La condition *sine qua non* de la recherche ethnométhodologique sur le sujet est que les catégories sexuelles sont pertinentes pour les membres *in situ*.

Sur cette question de la pertinence des catégories sexuelles revenons au travail de Garfinkel sur le cas Agnès. Voici ce qu'il écrit : « Conquérir et asseoir le droit de vivre selon le statut sexuel de son choix, tout en tenant compte du risque d'être percé à jour et perdu : c'est un tel travail que je nomme 'passer' (*passing*). (...) Dans ses efforts pour faire de ses activités quotidiennes une routine, Agnès butait constamment sur l'opiniâtreté d'un tel travail ainsi que des occasions socialement structurées où il se fait. Cette opiniâtreté témoigne de l'omnipertinence des statuts sexuels pour les affaires de la vie courante, en tant qu'arrière-plan invariant et inaperçu dans la trame des pertinences qui constituent les situations changeantes et variées de la vie quotidienne<sup>56</sup>. »

Garfinkel n'explique pas ce qu'il entend par « omnipertinence » (*omnirelevance*) ni en quel sens le « statut sexuel » (genre) constitue un « arrière-plan invariant » pour les situations sociales de la vie quotidienne. La signification de cette remarque nous semble tout sauf transparente. West et Zimmerman paraissent certains de ce que cela signifie, et ils fournissent une « élucidation » qui fait défaut dans le texte de Garfinkel : « Si la catégorie sexuelle est omnipertinente (ou presque), alors une personne engagée dans quasiment n'importe quelle activité peut être tenue comptable de la réalisation de cette activité en tant que femme ou homme, et son appartenance à l'une ou l'autre catégorie sexuelle peut être utilisée pour légitimer ou discréditer ses autres activités. Par conséquent, quasiment

---

56. GARFINKEL, 1967, p. 118.

n'importe quelle activité peut être évaluée sous l'aspect de sa nature féminine ou masculine. Et notez, produire le genre (*to do gender*) n'est pas toujours faire honneur aux conceptions normatives de la féminité ou de la masculinité; c'est s'engager dans une conduite *en risquant d'être évalué sous l'aspect du genre*. Tandis que ce sont les individus qui produisent le genre, l'entreprise est fondamentalement interactionnelle et institutionnelle par nature, car l'*accountability* est un trait des relations sociales et son idiome est tiré de l'arène institutionnelle dans laquelle ces relations sont mises en œuvre<sup>57</sup>. Si tel est le cas, pouvons-nous jamais produire le genre ? »

Il semble ainsi que, contrairement aux autres catégories d'identité, dont l'actualisation est occasionnée et occasionnelle, les personnes doivent *toujours* produire la dimension sexuée de leurs conduites réciproques. Les hommes sont toujours des « hommes » et les femmes toujours des « femmes » ; ou, si ce n'est pas toujours, c'est du moins « dans quasiment n'importe quelle activité ». Contrairement aux autres identités, le statut sexuel n'est pas spécifique aux situations et aux occasions sociales. Là où des identités telles que ami, épouse, voisin, collègue, automobiliste, citoyen, et ainsi de suite, sont liées réflexivement aux contextes qui les rendent pertinentes, et qu'elles constituent en retour, le genre se trouve partout et est « omnipertinent », tout au moins potentiellement.

West et Zimmerman ne nous disent pas quelles activités échappent au maillage du genre, ni comment elles le font, mais laissons cela de côté et considérons ce que leurs affirmations veulent dire. Leur élucidation demande elle-même à être quelque peu élucidée, spécialement la modification qu'ils introduisent dans l'énoncé apparemment sans équivoque de Garfinkel : « l'omnipertinence des statuts sexuels » est transformée en « omnipertinent (ou presque) ». Bien que le genre soit « omnipertinent », sa pertinence s'étend non pas à toutes les activités mais à « virtuellement n'importe quelle activité ». Cette restriction introduite par West et Zimmerman est significative des difficultés que comporte leur interprétation des remarques de Garfinkel. Il nous semble que la notion d'« omnipertinence » ne souffre pas facilement d'être restreinte. L'idée que quelque chose puisse être

---

57. En ethnométhodologie l'*accountability* est une propriété des actions sociales : outre qu'elles sont observables et descriptibles, celles-ci peuvent être reconnues pour ce qu'elles visent à être : non seulement les agents peuvent rendre compte de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent (dans de multiples jeux de langage et à l'aide de vocabulaires appropriés), ils en sont aussi tenus pour comptables (NDT).

« presque » omnipertinent est bizarre : on imaginerait que quelque chose est « omnipertinent » ou ne l'est pas.

Traiter le genre comme « omnipertinent », au sens décrit, revient à considérer l'identité sexuelle des participants comme un trait remarquable de tout contexte et comme impliqué dans toute activité. Comme Coleman<sup>58</sup> l'a relevé, une telle perspective revient à adopter une position théorique vis-à-vis du sexe. D'un tel point de vue, n'importe quelle activité pourrait, voire devrait, « être évaluée pour sa nature masculine ou féminine », puisqu'il faudrait comprendre toutes les activités sous l'angle du genre. Le fait qu'une activité ait été réalisée (régulièrement, typiquement, ou simplement « cette fois-ci ») par quelqu'un identifiable comme un homme suffirait, dans de telles circonstances, pour définir l'activité en question comme une « activité proprement masculine » et pour la distinguer de ce qui pourrait autrement sembler la même activité, ou une activité semblable, réalisée par quelqu'un qu'on peut identifier comme une femme. Le développement d'une telle ligne d'interprétation pourrait être diversement compris, soit comme misogynie, soit comme féminisme radical, tout dépend de la manière dont elle serait mise en œuvre et de la direction qui lui serait donnée.

Nous nous opposons à cette attitude théorique. La tâche de l'ethnométhodologie est de s'en tenir à l'attitude naturelle vis-à-vis du genre et de l'examiner dans ses opérations courantes dans des situations sociales réelles. Il nous faut, par conséquent, élucider ce que peut vouloir dire le concept d'« omnipertinence » pour l'ethnométhodologie et l'analyse de conversation. Nous partons de l'idée que dans le cadre des enquêtes auxquelles celles-ci se livrent, « pertinence » signifie pertinence pour les membres. Ainsi dire de tel ou tel phénomène qu'il est « pertinent », c'est constater comment un aspect d'une situation sociale est ce sur quoi ceux-ci se règlent pour organiser cette situation et traiter ce qui s'y passe. On peut à ce point citer une remarque de Sacks<sup>59</sup> :

« Avec cette sorte d'arrière-plan je veux introduire une autre notion appelée 'omnipertinence d'une collection'. Ce que je veux dire par là – et il y a toute une série de choses que je ne veux pas dire – est ceci. Supposez une action quelconque en cours, du genre 'une session de thérapie de groupe'. Une collection de catégories est 'omnipertinente' si, d'un côté, il y a des activités

---

58. COLEMAN, 1990.

59. SACKS, 1992, vol.1, p. 594)

dont le bon déroulement dépend de l'appartenance des participants aux catégories de cette collection (par 'bon déroulement' je veux dire que le simple fait de voir que quelque chose qui est fait est conçu comme telle ou telle action, ou que cette action observable est légitime, peut reposer sur une référence à cette appartenance catégorielle) ; et si, de l'autre, tant que l'action n'est pas achevée, on ne peut pas exclure que cette collection soit encore utilisée (*i.e.*, même si elle n'est pas utilisée juste maintenant, il se peut qu'elle soit requise ou invoquée à n'importe quel moment d'ici la fin du cours d'action, de la session par exemple). Bref, d'un côté, il y a des actions dont le bon déroulement requiert le recours à des catégories de cette collection, de l'autre, tant que l'action n'a pas atteint son terme, on ne peut pas exclure que cette collection soit encore utilisée. »

Ce que Sacks pourrait avoir en tête ici peut être illustré par son propre exemple : la collection qui fournit les identités de thérapeute et de patient dans une session de thérapie de groupe. Sacks cite un segment de conversation extrait d'une rencontre de ce genre. Il relève que le thérapeute exploite la connaissance qu'ont les participants de son appartenance à cette catégorie omnipertinente, et se fie à eux pour utiliser cette connaissance pour comprendre ses énoncés, comme par exemple, une allusion indirecte à la fin de la session. En d'autres termes, le thérapeute n'a pas à annoncer que, en tant que thérapeute, il clôt la session ; il peut se fier à la compétence des participants qui, en tant que patients, sont capables de comprendre que c'est à cela qu'il fait allusion. Le fait que son énoncé soit compréhensible comme une allusion de ce genre dépend de l'omnipertinence de la paire de catégories « patient/thérapeute » pour cette occasion. En clair, donc, ce que omnipertinence signifie pour Sacks n'est pas une pertinence « universelle » ou « partout répandue » (du genre de celle que pourrait postuler une décision analytique), mais une pertinence locale et située, une pertinence spécifique à une situation ou à une occasion, une pertinence sur laquelle les participants se règlent.

Une telle conception de l'omnipertinence *située* a des implications claires pour l'analyse du genre. Nous sommes confrontés au choix suivant : soit supposer que les catégories sexuelles sont universellement pertinentes, et suivre une perspective théorique dans laquelle on cherche des connexions entre ces catégories et différents objets de recherche à situer dans la conversation, soit examiner la conversation et les autres actions pour savoir comment les participants y manifestent la pertinence du genre. En d'autres termes, nous pouvons traiter le genre soit comme un objet théorique, soit

comme un phénomène situé des membres. Le principal problème, si l'on choisit le premier terme de l'alternative, serait qu'en mettant en œuvre une telle perspective théorique, pour laquelle l'identité sexuelle est traitée comme ayant une pertinence universelle, il nous faudrait pouvoir établir pourquoi la catégorisation des personnes en termes de sexe aurait le pas sur d'autres identifications possibles, et montrer comment la compréhension d'une activité ou d'un événement comme « déterminé par le sexe » est rattachée à d'autres compréhensions disponibles.

West et Zimmerman reconnaissent qu'il y a plusieurs identités possibles pour les personnes. Dans leur article de 1985 (traduit *supra*), ils distinguent entre trois types d'identité de participants, qu'ils appellent : « identités de base », « identités situées » et « identités discursives ». Ils continuent en ces termes : « Il est tout à fait clair que la gestion des interactions sociales, le discours inclus, se fait en référence aux identités des participants : chacun ajuste son comportement à l'identité de celui à qui il s'adresse (aussi bien qu'au cadre et à l'occasion de la rencontre). Il importe donc de savoir quelle identité ou quelles identités sont impliquées dans un segment donné de discours<sup>60</sup>. »

A la lumière de cet énoncé, on pourrait supposer qu'ils veulent porter particulièrement l'attention sur la façon dont les participants à une conversation se règlent sur leurs identités pertinentes, et sur la manière dont un tel alignement est rendu manifeste dans leur conduite. De plus, on pourrait s'attendre à ce qu'ils reconnaissent que toutes les identités sont liées à l'environnement de l'action et aux circonstances qui le constituent. Ils n'expliquent pas en quoi les identités « de base » sont différentes des identités « situées » ; ils disent simplement que les exemples d'identités de base qu'ils citent – sexe, âge et race – « coupent à travers toutes les occasions de discours ». La signification de cette affirmation est loin d'être claire. Si la suggestion est que dans tous les contextes interactionnels, quels qu'ils soient, ou que quels que soient les interlocuteurs, les circonstances et les propos, les membres de la société sont obligés de se régler sur les dimensions du sexe, de l'âge ou de la race, dans l'organisation de leurs conduites et la compréhension des actions des autres, alors cette affirmation est tout simplement fautive. Il se pourrait, d'un autre côté, que l'« identité maîtresse » soit un peu une catégorie résiduelle, destinée à expliquer le fait

---

60. WEST, ZIMMERMAN, 1985, p. 116.

que les identités impliquant le sexe, la race ou l'âge, etc. importent vraiment dans la vie sociale tout en n'ayant « aucun contexte particulier ni aucun contenu organisationnel<sup>61</sup> ». Si c'était le cas, cette dernière affirmation serait également fautive (voir, par exemple, la recherche d'Atkinson<sup>62</sup> sur l'usage occasionné des identités d'âge dans la formulation des « problèmes personnels »).

On aurait pu s'attendre à ce que West et Zimmerman, qui se réclament ouvertement de la tradition ethnométhodologique, soient particulièrement prudents dans l'utilisation de désignations d'actes de langage ou d'identifications des participants qui n'ont pas d'autre base que les interprétations que l'analyste fait des données conversationnelles. En fait, ils sont fidèles à cette tradition lorsqu'ils soulignent que « l'analyse de conversation présuppose que le lien entre des classes particulières de conduites verbales et des activités sociales particulières ne peut pas être dérivé de l'application de la catégorisation prédéfinie de l'analyste<sup>63</sup> ».

Mais, bizarrement, c'est précisément la sorte d'identification qu'ils utilisent : « Au-delà du fait que les participants pourraient probablement reconnaître la catégorie sexuelle de leur partenaire, la catégorisation sexuelle n'a été, d'aucune manière évidente, insérée à la structure de la rencontre de la façon dont les catégories 'sujet' et 'étudiant' l'ont été apparemment (l'usage de ces identités en tant que ressources pour la conversation était diffus dans ces cinq échanges). Néanmoins, l'évidence distributionnelle incite à inférer que la catégorie sexuelle était importante dans l'interaction et qu'elle a été employée pour gérer la conversation<sup>64</sup>. »

En d'autres termes, c'est la méthodologie utilisée pour découvrir la distribution selon le sexe d'actions conversationnelles telles que les interruptions, qui fonde l'analyse de l'interaction en tant que conversation ayant lieu entre hommes et femmes. Mais comment une telle distribution aurait-elle pu être trouvée si les analystes n'avaient pas choisi de comprendre ce qui se passe dans la conversation comme se produisant entre des personnes avec des identités sexuelles spécifiques ? Le phénomène de la conversation mixte semblerait résulter des décisions de l'analyste plutôt que

---

61. WEST, FENSTERMARKER, 1995, p. 18.

62. ATKINSON, 1980.

63. WEST, ZIMMERMAN, 1982, p. 509.

64. WEST, ZIMMERMAN, 1983, p. 110.

des orientations observables des interlocuteurs. Dans le travail de Zimmerman et West, le sexe se trouve être une « identité maîtresse » simplement du fait que les chercheurs choisissent de la traiter comme telle pour leurs propres besoins analytiques. Une telle stratégie va à l'encontre de la philosophie de base et des principes de l'analyse de conversation.

## CONCLUSION

Dans cet article, nous avons cherché à poser quelques exigences pour une approche ethnométhodologique du genre. De telles exigences ne sont pas faciles à honorer, et souvent les recherches qui se proposent de les respecter ne réussissent pas à le faire d'une manière appropriée. Nous avons essayé d'étayer notre argument sur une revue de la littérature sur « genre et discours », et, en particulier, sur des preuves ostensibles relevant de l'analyse de conversation. Nous avons alors cherché à identifier les défauts méthodologiques des recherches constitutives de cette littérature et avons suggéré de quelle manière le chercheur intéressé à redéfinir le genre comme phénomène des membres pourrait poursuivre ses enquêtes, qu'elles impliquent le téléphone ou non.

Notre argument central a été qu'une approche ethnométhodologique du genre exige que celui-ci soit abordé comme un phénomène des membres plutôt que comme une stipulation de l'analyse. Ceci signifie que l'analyse doit se focaliser sur des exemples de conversation et d'action dans lesquels on peut montrer que le genre est pertinent pour les participants et utilisé par eux. Cela veut dire aussi que l'attention de l'analyste devrait se porter sur l'accomplissement situé du genre, plutôt que d'être fixée par des affirmations contestables de la signification transsituationnelle de celui-ci. Ainsi, finalement, pour répondre à la question par laquelle nous avons commencé, nous dirons : le fait que des personnes qui parlent au téléphone peuvent être correctement décrites comme étant du sexe masculin ou féminin ne nous dit rien du tout sur le caractère social de la conversation au téléphone.

*Nous remercions Sandra Betts, Howard Davis et Richard Fitzgerald pour leurs commentaires et suggestions dans la préparation de cet article.*

*Traduit de l'anglais par Louis QUERE*

---

## REFERENCES

---

- AARON, REES, BETTS, VINCENTELLI (1996), *Our Sisters' Land: The Changing Experience of Women in Wales*, Cardiff, University of Wales Press.
- ATKINSON M.A. (1980), « Some practical uses of 'a natural lifetime' », *Human Studies*, 3 (1), p. 3-46.
- CAMERON D. (1996), « The language-gender interface: challenging co-optation », in Bergvall V., Bing J., Freed A. (eds), *Rethinking Language and Gender Research: Theory and Practice*, Londres, Longman.
- COATES J. (1998), *Language and Gender. A Reader*, Oxford, Blackwell.
- COLEMAN W. (1990), « Doing masculinity/doing theory », in Hearn J., Morgan D. (eds), *Men, Masculinities and Social Theory*.
- CROSBY F., NYQUIST L. (1977), « The female register: An empirical study of Lakoff's hypotheses », *Language and Society*, 6, p. 313-322.
- DINDIA K. (1987), « The effects of sex of subject and sex of partner on interruptions », *Human Communication Research*, 13, p. 345-371.
- DRUMMOND K. (1989), « A backward glance at interruptions », *Western Journal of Speech Communication*, 53, p. 150-166.
- ECKERT P. (1997), « The whole woman: sex and gender differences in variation », in Coupland N., Jaworski A. (eds), *Sociolinguistics*, Londres, Macmillan.
- FISHMAN P. (1978), « Interaction: The work women do », *Social Problems*, 25, p. 397-406.
- FISHMAN P. (1983), « Interaction: The work women do », (revised version), in Thorne B., Kramarae C., Henley N. (eds), *Language, Gender and Society*, Rowley, MA, Newbury House.
- FRANCIS D., HESTER S. (à paraître), *Rethinking gender and talk*.
- GARFINKEL H. (1967), « Passing and the managed achievement of sex status in an intersexed person, part one », in *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, chap. 5.
- GREENWOOD A. (1996), « Floor management and power strategies in adolescent conversation », in Bergvall V., Bing J., Freed A. (eds), *Rethinking Language and Gender Research. Theory and Practice*, Londres, Longman.
- HENLEY N., KRAMARAE C. (1991), « Gender, power and miscommunication », in Coupland N., Howard G., Wiesmann J. (eds), « *Miscommunication* » and *Problematic Talk*, Newbury Park, Sage.

- HOLMES J. (1995), *Women, Men and Politeness*, Londres, Longman.
- HOPPER R. (1992), *Telephone Conversation*, Bloomington, Indiana University Press.
- JAMES D., CLARKE S. (1993), « Women, men and interruptions. A critical review », in Tannen D. (éd.), *Gender and Conversational Interaction*, Oxford, Oxford University Press.
- KESSLER S., McKENNA W. (1978), *Gender: An Ethnomethodological Approach*, Chicago, University of Chicago Press.
- LACKOFF R. (1973), « Language and women's place », *Language in Society*, 2, p. 45-79.
- LACKOFF R. (1975), *Language and Women's Place*, New York, Harper & Row.
- MAYNARD M., PURVIS J. (1994), *Researching Women's Lives from a Feminist Perspective*, Londres, Taylor & Francis.
- MURRAY S. (1985), « Toward a model of members' methods for recognizing interruptions », *Language in Society*, 13, p. 31-41.
- MURRAY S. (1987), « Power and solidarity in interruption: A critique of the Santa Barbara School conception and its application by Orcutt and Harvey », *Symbolic Interaction*, 10, p. 101-110.
- MURRAY S., COVELLI L. (1988), « Women and men speaking at the same time », *Journal of Pragmatics*, 12 (1), p. 103-111.
- SACKS H. (1972), « An initial investigation of the usability of conversational data for doing sociology », in Sudnow D. (ed.), *Studies in Social Interaction*, New York, The Free Press.
- SCHEGLOFF E. (1987), « Between macro and micro. Contexts and other connections », in Alexander J., Geisen B., Munch R., Smelser N. (eds), *The Macro-Micro Link*, Berkeley, Univ. of California Press.
- SCHEGLOFF E. (1991), « Reflections on talk and social structure », in Boden D., Zimmerman D. (eds), *Talk and Social Structure*, Cambridge, Polity Press.
- SCHEGLOFF E. (1992), « In another context », in Durranti A., Goodwin C. (eds), *Rethinking Context: Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SMITH D. (1987), *The Everyday World as Problematic*, Toronto, University of Toronto Press.
- STANLEY L. (1990) *Feminist Praxis: Research, Theory and Epistemology in Feminist Sociology*, Londres, Routledge.

- TALBOT M. (1992), « The construction of gender in a teenage magazine », in Fairclough N. (éd.), *Critical Language Awareness*, London, Longman.
- TANNEN D. (1990), *You Just Don't Understand: Men and Women in Conversation*, New York, Morrow.
- TROMEL-PLOETZ S. (1998), « Selling the apolitical », in Coates J. (éd.), *Language and Gender. A Reader*, Oxford, Blackwell.
- WEST C., FENSTERMAKER S. (1995), « Doing difference », *Gender and Society*, 9, p. 8-37.
- WEST C., GARCIA A. (1988), « Conversational shift work. A study of topical transitions between women and men », *Social Problems*, 35 (5), p. 551-575.
- WEST C., ZIMMERMAN D. (1982), « Conversation analyses », in Scherer K., Ekman P. (eds), *Handbook of Methods in Non-verbal Behavior Research*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WEST C., ZIMMERMAN D. (1983), « Small insults. A study of interruptions in cross-sex conversations between unacquainted persons », in Thorne B., Kramarae C., Henley N. (eds), *Language, Gender and Society*, Rowley, MA, Newbury House.
- WEST C., ZIMMERMAN D. (2000), « Genre, langage et conversation », *Réseaux*, ce numéro, p. 183-213.
- WEST C., ZIMMERMAN D. (1987), « Doing gender », *Gender and Society*, 1 (2), p. 125-151.
- ZIMMERMAN D., WEST C. (1975), « Sex roles, interruptions and silences in conversation », in Thorne B., Henley N. (eds), *Language and Sex. Difference and Dominance*, Rowley, MA, Newbury House.